

## AU BON VIEUX TEMPS



Ce qu'on recevait alors à la Saint-Valentin.

## PEUT-ÊTRE

## I

A vingt huit ans, Lucien Darlem avait éprouvé un affreux chagrin : une jeune fille qu'il adorait, sa fiancée, était morte en quelques jours.

A l'instant où il croyait toucher au bonheur, où la vie lui semblait pleine de promesse, la foudre s'était abattue sur sa tête.

Le temps, qui apaise, ne l'avait pas consolé. D'ailleurs, il ne voulait pas l'être. Sa douleur lui était chère. C'était tout ce qui lui restait de celle qu'il avait perdue, qu'il ne reverrait jamais, et qui demeurait vivante en son cœur.

C'est en vain que ses parents et ses amis avaient cherché à distraire son deuil. Tout ce qui ne lui parlait pas d'elle lui était cruel. Il avait l'âme remplie par un amour qu'aucune satiété ne pouvait atteindre, puisque la bien-aimée dormait de l'éternel sommeil.

Afin de tenter une diversion suprême, afin de le faire sortir de sa torpeur morale en lui montrant des horizons nouveaux, sa famille voulut et obtint qu'il voyageât. Dans un cadre inconnu, là où il ne retrouverait aucun souvenir de sa fiancée, au milieu de pays étrangers, peut-être l'image adorée s'effacerait-elle un peu, comme une terre lointaine dont les contours s'estompent dans la brume à mesure que l'on s'éloigne. Voyager, c'est ouvrir à l'imprévu, qui est un magicien redoutable, dont la baguette opère souvent des transformations radicales. En France, Lucien Darlem se blottissait dans son désespoir ; le vent des grands océans pouvait emporter les ténèbres de son esprit.

Il ne résista pas à la pression des siens : que lui importait le lieu où il souffrirait, le point du monde que fouleraient ses pieds, alors qu'il vivait par la pensée dans le séjour mystérieux des morts !

Avec les moyens de communication actuels, faire le tour de notre planète n'exige ni beaucoup de temps ni beaucoup d'argent. Quelques mois et quelques milliers de francs suffisent pour franchir les mers, traverser les continents et passer la revue des races blanches, rouges, jaunes et noires qui se partagent le globe. Lucien partit donc du Havre pour New-York avec le projet de visiter les États-Unis, puis de se rendre au Japon, en Chine, dans l'Inde, et de rentrer par l'isthme de Suez et la Méditerranée.

Sans se presser, en s'arrêtant au gré de sa fantaisie, il avait compté qu'il serait absent un an. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on emporte ses larmes avec soi et que le cœur ne change pas avec les latitudes. Partout, il promena son incurable tristesse ; partout, il songea à ce qu'aurait été ce voyage, s'il avait pu le faire avec celle dont l'image l'escortait.

Dès qu'il arrivait dans une ville, une force invisible le conduisait au cimetière. Là, au milieu de ces inconnus, il lui semblait être plus près de sa fiancée perdue. On avait voulu l'éloigner d'un cercueil, et il conduisait son chagrin auprès des tombeaux.

## II

Arrivé depuis la veille à Savannah, dans la Caroline du Sud, Lucien était sorti de bonne heure ; il avait traversé les vastes rues plantées de palmiers ; et, suivant son funèbre usage, il avait dirigé ses pas vers le cimetière Bonaven-

ture, que le mauvais état sanitaire de la ville remplissait d'un peuple sans cesse grossissant.

Savannah est décimée, en effet, par la "malaria," qui tient à l'humidité de son climat. La fièvre lugubre et inexorable y fait chaque jour de nombreuses victimes. Elle ne respecte aucun âge et, de sa faux, sans pitié, elle moissonne souvent des existences encore au printemps.

Le cimetière Bonnaventure est ombragé par de nombreux chênes, serrés les uns contre les autres, et dont l'écorce est cachée par d'immenses mousses, fille de l'humidité, qui pendent comme les stalactites d'une grotte. Ces mousses puissantes absorbent la sève de la plupart des arbres et les tuent. Les sapins, en particulier, en meurent tous.

Au milieu des chênes, s'élevait un vieux sapin tordu, dépouillé, qui donnait aux yeux l'impression de longues souffrances ; on sentait que le pauvre arbre avait beaucoup lutté pour se rattacher à la vie, avant d'être vaincu définitivement par les mousses malfaisantes ; mais il avait fini par succomber, et il était tellement serré par les chênes ses voisins qu'il n'avait pas pu tomber : c'était l'image de la mort debout.

— N'est-ce pas l'emblème de mon existence, pensa Lucien, en contemplant le débris lamentable de ce qui avait été un superbe sapin à tête altière ? moi aussi, je me raidis contre le mal qui me détruira ; moi aussi, comme cet arbre je serai rongé par la souffrance.

Perdu dans ces tristes réflexions, Lucien parcourait lentement le champ des morts ; d'un regard distrait, il lisait les épitaphes que l'orgueil ou la pitié des familles placent sur les pierres funéraires, lorsque ses yeux s'arrêtèrent soudain sur une jeune femme vêtue de noir qui était immobile, presque sans connaissance, à demi-renversée sur une tombe.

Il s'approcha aussitôt, et, à la compassion qu'il éprouva, se joignit un sentiment de surprise en remarquant le charmant visage de celle que le hasard plaçait ainsi sur sa route, ayant besoin de son aide.

Une fontaine se trouvait près de lui : Lucien y courut, y trempa son mouchoir et revint pour mouiller les empes de la malade.

Mais elle avait déjà repris ses sens et elle le remercia, en lui parlant anglais, avec cet inguérissable accent que conservent toujours les Français lorsqu'ils s'expriment dans la langue de Shakespeare.

Loin de la patrie, on sent avec une incomparable force la puissance du patriotisme. Sur la terre étrangère, ceux qui sont nés dans le pays éprouvent les uns pour les autres une sympathie immédiate. Ils ont l'instinct qu'ils

appartiennent à la même race, qu'ils sont les enfants de la même mère.

Cédant à cette impression, Lucien offrit ses services à l'inconnue ; mais elle les refusa d'un ton si doux, si digne et si ferme à la fois qu'il comprit l'indiscrétion de toute insistance, et qu'il s'éloigna en la saluant respectueusement.

Toutefois, la pensée de cette jeune Française égarée comme lui dans cette ville américaine le suivit. Rentré à son hôtel, il demanda des renseignements qu'il obtint, par hasard, aisément. Elle s'appelait Annette Darnoy et était venue, il y a environ trois mois, rejoindre à Savannah un frère aîné qui était mort tout récemment, la laissant sans fortune.

— Pauvre enfant ! pensa Lucien ; que d'épreuves lui garde sans doute la vie !

Mais l'idée de lui venir en aide, qui traversa son esprit, ne s'y fixa point. De quel droit, en vertu de quel titre, pourrait-il intervenir dans l'existence de cette jeune fille ? Cependant, s'il renonça à la secourir, il ne le fit pas sans regret ; et il s'aperçut même qu'en fermant les yeux, il revoyait dans une sorte de fièvre l'image fière d'une femme vêtue de deuil, l'écartant d'un geste. Était-ce de l'obsession ? Était-ce de la maladie ? En même temps, il eut un frisson violent. La "malaria" s'était abattue sur lui.

Pendant plusieurs jours, il eut le délire et fut en danger de mort. Dans les rêves de ses nuits agitées, il lui semblait apercevoir des fantômes habillés de noir. Puis, quand ils s'approchaient de lui, ces spectres ressemblaient à l'inconnue. En vérité, c'était de l'hallucination malade.

La convalescence ne vint pas aussi vite qu'il le pensait, et il sentit cruellement l'isolement ; gravement atteint, dans une chambre banale d'auberge, entouré des soins mercenaires des indifférents, il eut soif d'affection et de tendresse, et il aspira à revoir la France, et à se retremper sur le sol natal.

Aussi suivit-il aisément le conseil du médecin qui l'engagea à interrompre son voyage et à rentrer auprès des siens ; et, dès qu'il fut rétabli, il s'embarqua sur un paquebot partant pour le Havre.

## III

Sur le pont, à l'arrière, près du gouvernail,

## LA CAUSE



Madame.—C'est gentil de rentrer de si bonne heure, ce soir.  
Monsieur.—Oui, j'ai la gorge tellement malade que je ne puis rien valer.